

# ELENA ARMAS



# THE *American* ROOMMATE EXPERIMENT



Un appartement. Deux inconnus.  
Une expérience qui pourrait tout changer.





THE  
*American*  
ROOMMATE  
EXPERIMENT

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

*The Spanish Love Deception*

ELENA ARMAS

THE  
*American*  
ROOMMATE  
EXPERIMENT

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Émilie Terrao



*Titre original*  
THE AMERICAN ROOMMATE EXPERIMENT

*Éditeur original*  
Atria Trade Paperback,  
a trademark of Simon & Schuster, Inc., New York

© Elena Armas, 2022

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2024

*À ceux qui attendent l'amour, soyez patients.  
L'amour est une véritable drama queen.  
Il attend le bon moment pour faire son entrée.*



# 1

## Rosie

Quelqu'un essayait de s'introduire dans mon appartement.

Bon, techniquement, ce n'était pas *mon* appart, mais plutôt celui dans lequel je dormais. Cela ne changeait rien aux faits. Car si j'avais bien appris un truc en logeant dans les quartiers les plus douteux de New York, c'était que quand une personne ne prend pas la peine de frapper, elle n'espère pas qu'on l'invite à entrer.

Preuve numéro un : le cliquetis insistant de la poignée de la porte, heureusement verrouillée.

Le bruit s'est brusquement arrêté, et j'ai libéré le souffle que j'avais retenu jusque-là.

Le regard fixé sur la serrure, j'ai attendu.

D'accord. Je m'étais peut-être trompée. Un voisin avait dû confondre ma porte et la sienne. Ou peut-être que la personne qui se trouvait là finirait par toquer et...

Un son qui ressemblait à une épaule heurtant une surface dure m'a fait bondir en arrière.

Pas de toc-toc, alors. Probablement pas un voisin non plus.

J'ai pris une faible inspiration, à peine suffisante pour m'apporter l'oxygène nécessaire à ma survie. Je ne pouvais pas vraiment blâmer mes poumons. Pas plus que je ne pouvais reprocher à mon cerveau de ne pas être capable de remplir une fonction aussi basique que celle de respirer après la journée que j'avais vécue.

Environ deux heures plus tôt, ce qui avait été mon appartement cosy et ordonné au cours des cinq dernières années s'était effondré sur moi. Littéralement. Et je ne vous parle pas d'une fissure et d'un peu de poussière.

Un morceau de mon plafond avait cédé et s'était écroulé. *Écroulé*. Juste sous mes yeux. Presque sur moi. Créant un énorme trou, suffisamment grand pour m'offrir une vue imprenable sur les parties intimes de mon voisin du dessus, M. Brown, qui me regardait d'en haut. Et me permettant par la même occasion d'apprendre quelque chose que je n'avais ni le besoin ni l'envie de savoir : mon voisin quinquagénaire ne portait rien sous sa robe de chambre. Rien du tout.

Une vision presque aussi traumatisante que celle de mon plafond tombant sur moi alors que je m'apprêtais à m'installer sur mon canapé.

Et maintenant, ça ! Une tentative de cambriolage ! Après avoir repris mes esprits et rassemblé mes affaires – sous le regard insistant de M. Brown et de ses parties toujours... oscillantes –, je m'étais rendue dans le seul endroit qui me venait à l'esprit, étant donné les circonstances, et voilà qu'on cherchait à en forcer la porte.

L'équivalent d'un juron en langue étrangère a résonné de l'autre côté, et la poignée s'est remise à cliqueter.

*Oh, merde.*

Sur les plus de huit millions de personnes vivant à New York, il fallait qu'on essaie de me cambrioler, moi !

Sur la pointe des pieds, je me suis éloignée de l'entrée du studio dans lequel je m'étais réfugiée et j'ai balayé des yeux le lieu familier, étudiant mes options.

La configuration de l'appartement n'offrait aucune cachette décente. La seule pièce dotée d'une porte, la salle de bains, n'était même pas équipée d'une serrure. Aucun objet ne pouvait faire office d'arme, à l'exception d'un bougeoir en glaise tordu né d'un atelier bricolage improvisé un dimanche de flemme et d'une fragile lampe sur pied bobo à laquelle je ne me fiais pas. Fuir par la fenêtre n'était pas une option non plus, vu que nous étions au deuxième étage et qu'il n'y avait pas d'escalier de secours.

Les jurons frustrés me parvenaient plus clairement à présent. La voix était profonde, musicale, et les mots que je n'identifiais pas étaient suivis de soupirs très bruyants.

Le cœur battant, j'ai porté les mains à mes tempes pour tenter de contrôler ma panique croissante.

« Ça pourrait être pire, me suis-je dit. Qui que ce soit, il n'a pas l'air très doué pour s'introduire chez les gens. Et il ne sait pas que je suis à l'intérieur. Il doit penser que l'appartement est vide. Ce qui me donne... »

Mon téléphone a retenti pour me signaler une notification, le son aigu et perçant rompant le silence.

Et révélant ma présence.

*Merde.*

Avec une grimace, je me suis précipitée vers l'appareil resté sur l'îlot de la cuisine. Je n'ai pas dû parcourir plus de deux ou trois mètres, mais mon cerveau, qui se débattait toujours pour remplir les fonctions les plus basiques, a mal appréhendé la distance, et ma hanche a heurté un tabouret.

— Non, non, non, me suis-je entendue gémir tandis que je tendais la main en vain.

Le siège s'est écrasé au sol.

J'ai fermé les paupières, comme si mon cerveau essayait au moins de me préserver des conséquences de la gaffe que je venais de commettre.

Un silence a suivi le fracas, emplissant le studio de ce que je savais être une fausse impression de calme.

J'ai rouvert les yeux et lancé un regard en direction de la porte.

Peut-être était-ce bon signe. Peut-être avais-je effrayé... l'intrus. Les intrus ?

— Bonjour ? a dit une voix grave de l'autre côté. Il y a quelqu'un ?

*Mince.*

Redressant les épaules, j'ai pivoté très lentement. Il y avait toujours une chance pour que...

Le jingle de l'application de motivation personnelle ridicule que j'avais téléchargée plus tôt dans la journée a retenti dans l'appartement une deuxième fois.

*Seigneur !* Quelqu'un en avait après moi aujourd'hui. Le karma, le destin, l'univers ou une autre entité puissante que j'avais visiblement mise en rogne. Peut-être même Murphy et sa stupide loi.

J'ai fini par récupérer mon téléphone et j'ai réglé le satané appareil en mode silencieux.

Involontairement, mes yeux se sont posés sur la citation prétendument inspirante à l'écran : « Si l'occasion ne frappe pas à votre porte, forcez-la à le faire. »

— Sérieux ? ai-je murmuré.

— J'ai entendu ça, vous savez ? a dit l'intrus. Le téléphone, le boum et le téléphone de nouveau.

Une pause.

— Est-ce que... ça va ?

J'ai froncé les sourcils. Il était très prévenant pour un cambrioleur.

Il a insisté :

— Je sais qu'il y a quelqu'un. Je peux vous entendre respirer.

Un petit cri outré m'a échappé. Je ne respirais pas *si* fort.

— OK, écoutez, a continué l'inconnu avec un rire bref.

*Un rire !* Trouvait-il la situation amusante ?

— Je suis juste...

— Non, vous, écoutez ! ai-je finalement dit, ma voix vacillant avant de se briser. Quoi que vous ayez l'intention de faire, je m'en moque. Je... je...

J'étais restée là à ne rien faire comme une idiote, mais il fallait que ça cesse.

— J'appelle les flics.

— Les flics ?

— Exactement.

J'ai déverrouillé mon téléphone de mes doigts tremblants. J'en avais assez de cette... cette... situation. En fait, j'en avais ma claque de cette journée.

— Vous avez quelques minutes pour partir avant qu'ils arrivent. Il y a un commissariat au coin de la rue.

Il n'y en avait pas, mais j'espérais qu'il l'ignorait.

— Alors, à votre place, je commencerais à courir.

J'ai fait un pas minuscule et prudent en direction de la porte, puis me suis arrêtée, guettant une réaction, espérant l'entendre prendre la fuite.

Mais rien.

— Vous entendez ? ai-je lancé avant de durcir la voix. J'ai des amis dans la police de New York.

C'était faux. La seule de mes connaissances qui s'approchait le plus d'un flic était mon oncle Al, qui était agent de sécurité pour une entreprise sur la Cinquième Avenue. L'intrus ne semblait pas du tout impressionné, puisque le silence a perduré après ma déclaration.

— Très bien. Je vous aurai averti. Je les appelle maintenant, alors c'est vous qui voyez... espèce de sale cambrioleur !

— Quoi ?

J'ai activé le haut-parleur de mon téléphone et, quelques secondes plus tard, la voix de l'opérateur des urgences a emplí la pièce.

— 911, quelle est votre urgence ?

— Bonsoir...

Je me suis raclé la gorge.

— Bonsoir. Quelqu'un... quelqu'un essaie de s'introduire dans mon appartement.

— Attendez, vous êtes vraiment en train de les appeler ? s'est écrié l'intrus.

Puis il a ajouté :

— Oh, d'accord. Je vois.

Un petit rire s'est élevé. *Encore*. Trouvait-il cela drôle ?

— C'est une blague.

Ma poitrine s'est gonflée d'indignation.

— Une blague ?

— Allô ? insistait l'opérateur. Madame ? Si ce n'est pas une urgence...

— Si, si, ça l'est, ai-je répondu aussitôt. Comme je vous l'expliquais, j'appelle pour vous signaler une intrusion.

L'homme a repris la parole avant que l'opérateur puisse le faire.

— Je suis dans le couloir. En quoi est-ce une intrusion ? Je ne suis même pas entré.

À présent qu'il disait plus d'un mot à la suite, je pouvais percevoir son accent plus clairement. La façon dont il prononçait certains sons m'était familière et me rappelait des souvenirs, mais je n'avais ni le temps ni l'énergie de fouiller dans ma mémoire en cet instant.

— Tentative d'intrusion, ai-je précisé.

— D'accord, madame, a répondu l'opérateur. Je vais avoir besoin de votre nom et de votre adresse.

— J'ai compris, a déclaré l'inconnu, assez fort pour que je fasse un pas en arrière. C'est une de ces caméras cachées. J'ai vu cette émission à la

télé chez moi. Comment s'appelle ce type, déjà ?  
L'animateur. Celui qui a de beaux cheveux.

Une pause.

— Peu importe.

Un autre silence.

— Vous m'avez eu. Elle était très bonne. Vous voyez, je ris, a-t-il ajouté avant d'éclater de rire tandis que je manquais de faire tomber mon téléphone. Maintenant, vous voulez bien ouvrir la porte et arrêter cette plaisanterie ? Il est plus de minuit et je suis épuisé.

Toute trace d'humour avait déserté sa voix.

— Dites-lui qu'elle est hilarante. On se souviendra de ça comme de la meilleure blague de l'histoire.

*Dites-lui ?*

*À qui ?*

Les sourcils froncés, j'ai baissé le ton pour m'adresser à l'opérateur.

— Vous entendez ? Je crois qu'il est dérangé.

— Dérangé ? a répété l'homme. Je ne suis pas fou, simplement... fatigué.

Quelque chose est tombé par terre avec un bruit sourd de l'autre côté de la porte et j'ai prié pour que ce ne soit pas lui, parce que je n'étais pas en état de gérer un homme inconscient en plus de tout le reste.

— J'ai entendu, a dit l'opérateur. Et, madame, je suis...

— Suis-je à la mauvaise porte ? l'a interrompu l'intrus.

*La mauvaise... porte ?*

Cette question m'a interpellée.

— Madame, a sifflé l'opérateur. Votre nom et l'adresse de l'appartement.

— Rosie, ai-je dit rapidement. Je m'appelle Rosalyn Graham, et... et techniquement, ce n'est pas chez moi. Je suis chez ma meilleure amie. Elle n'est pas là en ce moment, et j'avais besoin... d'un endroit où dormir. Mais je ne me suis pas introduite ici par effraction, évidemment. J'avais une clé.

— Et j'ai une clé moi aussi, a rétorqué l'intrus. Un bruit de disque rayé a résonné dans ma tête.

— Impossible, ai-je dit en foudroyant la porte du regard. J'ai le seul double qui existe.

— Madame Graham.

La voix de l'opérateur était teintée d'agacement.

— Je vous demande d'arrêter d'interagir avec l'individu qui se trouve devant chez vous et de me donner votre adresse. Nous vous enverrons une unité.

Ma bouche s'est ouverte, mais avant que le moindre mot puisse en sortir, l'homme a repris :

— Elle s'est vraiment surpassée cette fois.

Aucun de nous n'a parlé pendant quelques secondes. Puis le silence a été brisé par un coup sourd. Un bruit qui faisait penser qu'il s'était laissé tomber contre la porte.

— Elle ? ai-je demandé finalement, ignorant les « madame Graham » qui jaillissaient de mon téléphone.

— Oui, a répondu le type. Ma très amusante et créative cousine.

Mon souffle est resté bloqué quelque part entre ma cage thoracique et ma bouche.

*Cousine.*

*Elle.*

L'accent de l'intrus qui était terriblement familier.

Avais-je...

Non, je ne pouvais pas être aussi bête.

— Madame Graham ? a repris l'opérateur. Si ce n'est pas une urgence...

— Désolée, je...

J'ai fermé les yeux.

— Je... je rappellerai si nécessaire. Merci.

*Cousine.*

*Oh, Seigneur ! Oh non !* Si c'était un des cousins de Lina, j'avais merdé. Complètement.

J'ai mis fin à l'appel, glissé le téléphone dans la poche arrière de mon jean et me suis forcée à respirer profondément, dans l'espoir que l'oxygène atteindrait mes neurones manifestement défectueux.

— Qui est votre cousine exactement ? ai-je demandé, même si j'étais presque sûre de connaître la réponse.

— Catalina.

C'était officiel. J'avais merdé. Carrément merdé. Pourtant, parce qu'on était à New York et que j'avais eu affaire à mon lot de gens bizarres et de situations encore plus loufoques, j'ai quand même ajouté :

— Il va me falloir des détails. Vous pourriez très bien avoir vu ce nom sur la boîte aux lettres.

De l'autre côté du panneau de bois qui nous séparait, un long et bruyant soupir s'est fait entendre, serrant un peu plus le nœud qui s'était formé au creux de mon estomac.

— Je suis désolée, ai-je lâché, incapable de me retenir.

Parce que j'étais vraiment désolée.

— Je veux simplement m'assurer que...

— Que je ne suis pas un cinglé, a complété l'inconnu avant que je puisse terminer mes excuses.

— Catalina Martín, née le 22 novembre. Cheveux et yeux marron, rire bruyant.

Mes yeux se sont fermés de nouveau, et la sensation dans mon ventre est montée dans ma gorge.

— Minuscule, mais tout à fait capable de vous foutre un coup de pied dans les couilles avec la plus grande efficacité. Je le sais d'expérience.

Une courte pause.

— Quoi d'autre ? Voyons voir... Oh ! Elle déteste les serpents et tout ce qui y ressemble de près ou de loin, y compris des chaussettes cousues ensemble et bourrées de papier toilette. Astucieux, hein ? Eh bien, c'est ce qui m'a valu un coup de pied où vous savez. L'arroseur arrosé.

*Ouais...*

J'avais sacrément déconné.

Vraiment, vraiment déconné.

Et je m'en voulais terriblement.

À tel point que je n'ai même pas pu me résoudre à l'arrêter lorsqu'il a continué :

— Elle est absente pour les prochaines semaines. Elle profite de sa lune de miel... au Pérou, c'est ça ?

Il attendait ma confirmation, mais elle n'est pas venue. J'étais sans voix. Honteuse.

— Aaron est l'heureux élu. D'après les photos que j'ai vues, c'est un grand gaillard à l'allure intimidante.

Cela signifiait donc...

— Je ne l'ai pas rencontré en personne. Pas encore.

Il n'avait pas encore rencontré Aaron en personne ?

Je...

Non, non, non. Ce n'était pas possible.

Mais il a ajouté, me confirmant que si, c'était tout à fait possible :

— Je n'ai pas eu le plaisir d'assister au mariage.

Soudain, le choc et l'embarras que j'avais pu éprouver m'ont semblé dérisoires par rapport à ce que je ressentais à ce moment précis.

Parce que cet homme n'était pas n'importe quel inconnu, ni un cinglé qui était tombé par hasard sur l'appartement de ma meilleure amie.

Ce type pour lequel j'avais appelé les flics était un proche de Lina.

Et cela ne s'arrêtait pas là. *Non*. Il fallait que ce soit le seul de ses cousins qui n'avait pas rencontré Aaron.

L'unique personne parmi la longue liste de parents espagnols de Lina à avoir raté le mariage.

Il fallait que ce soit lui.

— On m'a dit que ça avait été une fête grandiose, ajouta-t-il.

Et ses mots m'ont fait l'effet d'un coup dans la poitrine.

— Dommage que je l'aie manquée.

Sans trop savoir comment, je me suis rendu compte que j'étais maintenant agrippée à la poignée de la porte d'entrée. Comme si ses paroles – la découverte de son identité – m'avaient en

quelque sorte poussée là et avaient contraint mes doigts à se refermer autour de la tige métallique.

« Ça ne peut pas être lui, me disait une voix dans ma tête. Je ne peux pas avoir la poisse à ce point. »

Mais c'était le cas. Je le savais. Et le destin, la fatalité, l'univers ou toute autre puissance chargée de décider de mon sort avait fichu le camp pour me laisser seule face à cette situation.

Parce que cet homme était le cousin dont j'avais secrètement espéré la présence au mariage. Le seul qui avait fait palpiter mon cœur à la simple idée de le rencontrer. À l'idée de recevoir de lui les deux bises obligatoires sur les joues. À l'idée d'échanger des plaisanteries avec lui. À l'idée qu'il me voie dans ma robe de demoiselle d'honneur. À l'idée de l'avoir enfin en face de moi.

À l'idée des possibilités que tout cela offrirait.

Mes doigts ont bougé, et la porte s'est déverrouillée avec un clic.

Le cœur battant la chamade, j'ai saisi la poignée, anxieuse, impatiente, l'espoir me nouant la gorge. Les folles pensées qui avaient envahi mon esprit au cours des mois précédant le mariage se confondaient avec les nouvelles émotions nées de la gaffe que je venais de commettre. La frénésie se mêlait à la culpabilité, la gêne à l'excitation.

Haletante, j'ai ouvert la porte et...

Quelque chose est tombé à mes pieds.

J'ai baissé les yeux et j'ai aussitôt compris l'origine du bruit sourd.

Il était couché sur le dos. Comme s'il avait été appuyé contre la porte et était tombé en arrière quand je l'avais ouverte.

L'air m'a manqué tandis que j'observais ses cheveux châtain ondulés. Cette image ne correspondait pas à celle que j'avais soigneusement archivée dans ma mémoire. Ma mémoire ou celle de mon téléphone, dans lequel je conservais secrètement une capture d'écran de lui. Sur cette photo, il avait les cheveux rasés.

— C'est vraiment vous, me suis-je entendue marmonner alors que je le dévisageais. Vous êtes vraiment là. Et vos cheveux sont différents. Plus longs et...

J'ai fermé la bouche, sentant mes joues devenir cramoisies.

Le beau visage que j'avais contemplé sur l'écran de mon téléphone plus souvent que je ne l'admettrais jamais s'est tourné vers moi avec un air perplexe. Mais, très vite, les yeux bruns ont scintillé et il s'est fendu d'un sourire.

— Nous nous sommes déjà rencontrés ?

— Non, me suis-je empressée de répondre. Je voulais dire que vous êtes différent de ce à quoi je m'attendais. Au son de votre voix, vous voyez. Rien de plus.

J'ai secoué la tête.

— Et je suis... Mon Dieu. Je suis désolée. Pour tout ça. J'ai juste...

*Quoi donc, Rosie ?*

J'ai rougi jusqu'au bout des oreilles. Si le sol avait pu s'ouvrir sous mes pieds et m'avaler à l'instant même – ce qui, je le savais à présent, n'était pas si improbable –, j'en aurais été ravie.

— Je suis vraiment désolée, ai-je soufflé de nouveau. Je peux vous aider à vous relever ? S'il vous plaît.

Mais lui, l'homme qui ne savait même pas que j'existais mais dont j'étais capable de me remémorer les traits rien qu'en fermant les yeux, ne donnait pas l'impression d'être pressé de se relever. Au contraire, il étudiait mon visage, prenant son temps, comme si c'était moi qui venais de surgir de nulle part et de tomber à ses pieds.

Et juste au moment où je pensais m'être suffisamment ressaisie pour reprendre la parole – et dire un truc intelligent, avec un peu de chance –, ses lèvres se sont étirées. Son air perplexe s'est dissipé tout à fait, laissant place à un sourire, et j'ai oublié ce que j'étais sur le point d'ajouter.

Parce qu'il souriait. Et c'était un sourire immense et lumineux et franchement beau, d'une beauté si frappante que vous ne saviez pas vraiment comment réagir.

Plus beau encore que celui qu'il arborait sur la seule capture d'écran que je m'étais permis de conserver et que je me laissais peut-être aller à admirer de temps en temps.

— Dans ce cas, a-t-il dit avec son air radieux, la tête à l'envers, si nous ne nous sommes jamais rencontrés, bonjour. Je m'appelle Lucas Martín. Je suis le cousin de Lina.

*Bien sûr.*

Je le savais. Je savais exactement qui il était. Il ne pouvait même pas imaginer à quel point.

## 2

### Rosie

Lucas m’observait, étendu sur le sol, se demandant probablement ce qui n’allait pas chez moi.

— Je...

*Argh !* Ce n’était pas de cette façon que je m’étais imaginé le rencontrer. Cette situation était même à l’opposé de celle que j’avais visualisée dans mon esprit. Et j’avais eu le temps – plus d’un an – pour concocter des dizaines de scénarios différents.

— Bonjour, Lucas, ai-je dit finalement. C’est... c’est un plaisir de faire enfin ta connaissance.

*Enfin ?*

Oui. J’avais dit « enfin ».

Lucas a haussé les sourcils et mes oreilles se sont enflammées. Mon visage était sûrement écarlate lui aussi.

— Tu n’es pas un cambrioleur ! ai-je ajouté précipitamment pour détourner son attention de ce lapsus révélateur. Je suis vraiment désolée de t’avoir pris pour un voleur. Tu ne t’attendais certainement pas à être accueilli de cette façon

en arrivant à New York. Et encore moins dans l'appartement de Lina. Bref, je peux t'aider à te relever ?

Mais Lucas restait sur le dos, arborant toujours le même sourire. Comme si tout cela n'avait rien de bizarre. Comme si tout était normal. Ce qui n'était pas le cas. Vraiment pas. Parce que Lucas Martín était là, sur le pas de ma porte – ou plutôt de la porte de Lina –, et que je lui offrais la pire première impression qu'il était possible de donner à quelqu'un.

— Ouais, je dois admettre que je ne m'étais pas préparé à ça, a-t-il admis en tendant le bras, laissant sa main pendre au-dessus de lui, juste à la hauteur de mon ventre. Quoi qu'il en soit, c'est un vrai plaisir de te rencontrer, Rosalyn Graham.

J'ai baissé les yeux, admirant ses longs doigts. Puis mon attention s'est portée sur la peau tannée de son poignet et sur le bracelet en cuir usé qu'il portait.

Une infime part de moi se demandait quel effet sa peau aurait sous mes doigts, mais mes bras demeuraient collés à mes flancs.

— Comment connais-tu mon nom ? ai-je demandé.

La main toujours en l'air, son sourire en place, il a répondu avec désinvolture :

— Je t'ai entendue le dire tout à l'heure. Tu sais, quand tu parlais avec le type de police secours. Juste après m'avoir traité de dérangé.

J'ai grimacé.

— Oh ! Bon sang, j'ai vraiment fait ça, n'est-ce pas ?

J'ai soufflé par le nez.

— Je suis vraiment désolée pour ça aussi.

J'ai cligné des yeux une nouvelle fois, hypnotisée à présent par la peau de son avant-bras qu'avait révélée la manche de son pull en glissant vers le bas. Mais je ne prenais toujours pas sa main, et il a fini par la laisser retomber.

— J'ignorais que tu arrivais ce soir, je le jure. Lina ne m'a rien dit. Sinon, je n'aurais jamais appelé les flics. Je ne serais même pas venue ici si j'avais su.

Lucas a penché la tête sur le côté avec ce que j'ai supposé être un air curieux. *Que diable fais-tu ici, alors ?*

— Tu peux m'appeler Rosie, ai-je continué. Tout le monde le fait. Tu peux aussi. Si tu en as envie, bien sûr. Rosalyn, c'est très bien aussi.

Un petit rire lui a échappé, suivi d'un simple « Rosie », comme s'il testait mon nom sur sa langue.

Seigneur ! La façon dont il le prononçait, avec ce fort accent espagnol qui faisait rouler les *r*... On aurait dit que tout son corps participait, et pas seulement sa langue et ses cordes vocales. C'était tellement... différent de toutes les autres façons dont mon nom avait été prononcé par le passé. C'était intéressant. Distrayant.

— Rosie, a-t-il répété après quelques secondes. *Qué dulce*, a-t-il ajouté dans ce que je savais être sa langue maternelle, l'espagnol.

Je n'étais pas certaine de la signification de ces mots, cependant.

— J'adore. Ça te va bien.

— Merci, ai-je marmonné.

Mon corps tout entier s'enflammait. Je me tortillais sur place.

— Ton prénom est joli aussi. Lucas. C'est très... *groovy*.

« *Groovy* ».

*Oh mon Dieu !* Venais-je vraiment de qualifier son prénom de « *groovy* » ? Comme une... boule à facettes ? Ou une fête sur le thème des années 1970 ?

— Je suppose que c'est un compliment, a-t-il répondu en laissant échapper un petit rire. Bon, si confortable que soit ce sol, j'en ai assez de regarder ton visage à l'envers, Rosie.

Et il s'est levé en une fraction de seconde. Distraite par le mouvement, par sa taille, par son séduisant accent qui résonnait encore dans ma tête et par le fait d'être en face de Lucas Martín en chair et en os, j'ai failli ne pas remarquer sa grimace avant qu'il se plie en deux.

— Attention ! me suis-je exclamée en me jetant en avant et en saisissant ses avant-bras quelques secondes trop tard.

Il avait la tête baissée, et je ne pouvais pas voir son visage.

— Ça va ?

— *Estoy bien*, a-t-il soufflé en espagnol, comme si sa langue maternelle lui était revenue sans qu'il s'en rende compte.

Il a secoué la tête.

— Je vais bien. Tout est sous contrôle.

Lentement, il a levé ses longs cils et croisé mon regard, faisant remonter tout le sang de mon corps vers mon visage. Puis, soudain, il a baissé les yeux.

Je l'ai imité.

Mes mains. Elles étaient serrées autour de ses bras, formant un étau mortel. J'ai alors pris conscience de ses muscles fermes... et contractés.

Nous avons relevé la tête en même temps, et mes yeux écarquillés ont rencontré ses iris bruns.

Une pointe d'amusement s'est insinuée dans son expression.

— Bien attrapé, Rosie.

Je l'ai lâché aussitôt, comme si ces trois mots m'avaient propulsée en arrière.

— Désolée, me suis-je empressée de dire en joignant les mains devant moi et en détournant le regard, concentrée sur un point situé sous son menton. Tu es sûr que ça va ?

— Oui, il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Il a agité une main en l'air.

— J'aurais probablement dû me dégourdir un peu les jambes pendant le vol au lieu de passer la plupart du temps à dormir.

— Ah oui, ai-je dit en hochant la tête, c'est vrai que tu viens de traverser l'Atlantique.

Parce qu'il était Lucas Martín et qu'il avait parcouru la moitié de la planète pour venir jusqu'ici. Depuis l'Espagne, où il vivait. Et moi, comment l'avais-je accueilli ? En le laissant à la porte, en appelant les flics et en l'abandonnant par terre pendant un temps ridiculement long.

— Oh non, a-t-il précisé, j'ai pris l'avion à Phoenix.

Oh.

Oh ?

— Tu as fait escale, ou tu étais déjà...

Je me suis interrompue, prenant conscience que cela ne me regardait absolument pas.

— Peu importe ! Ça ne change rien au fait que j'aurais dû t'inviter à entrer depuis longtemps. Je t'en prie.

J'ai fait un pas de côté pour le laisser pénétrer dans l'appartement de sa cousine, avec le sentiment de ne pas être du tout à ma place.

Lucas a soulevé un sac à dos qui semblait lourd et est entré, m'offrant une vue dégagée sur son dos. Maintenant que ses yeux n'étaient plus sur moi, je pouvais enfin me laisser aller à l'étudier. Mon regard a parcouru son corps élancé à deux reprises, des pieds à la tête.

Il avait des jambes incroyablement longues. Il était plus grand que je ne l'avais imaginé sur la base de ce que j'avais vu de lui lors de mes investigations en ligne. Même ses épaules étaient plus larges que je ne le pensais. Et le sweat gris et froissé qu'il portait ne les dissimulait en rien, pas plus que les muscles que j'avais remarqués en le palpant quelques minutes auparavant. On pouvait deviner, rien qu'en regardant son dos, qu'il était un athlète professionnel. Qu'il surfait à un niveau de compétition. Et on parlait de championnats, de tournois et de vagues magnifiques mais terribles qui atteignaient des hauteurs incroyables. Lucas avait probablement passé la plus grande partie de sa vie sur l'eau, et son corps pouvait endurer...

Le bruit de son sac heurtant le sol m'a arrachée à mes pensées. Il se tenait près de l'îlot qui séparait la cuisine du salon cosy.

— Alors, Rosie, a-t-il commencé en se penchant pour redresser le tabouret que j'avais fait tomber un peu plus tôt.

Il l'a replacé près de son jumeau.

— Puisque tu ne savais pas que je devais arriver...

Il a pivoté et m'a fait face avec un sourire charmeur.

— ... et puisque, comme tu viens de le dire, tu n'aurais pas été là si tu avais su que je venais, je suppose que tu n'es pas mon comité d'accueil ?

Sa voix était grave, son ton aimable mais taquin. Ce ton a éveillé une sensation étrange au creux de mon ventre, mais je l'ai étouffée immédiatement.

— Dommage. Je commençais à me dire qu'il faudrait que je remercie sincèrement ma cousine.

La sensation s'est mise à enfler, m'empêchant de trouver une repartie et nous plongeant dans un silence étrange.

Le sourire de Lucas s'est évanoui.

— C'était une blague, a-t-il précisé. Une très mauvaise blague, apparemment. Je suis désolé. Habituellement, je suis plus charmant que ça.

J'ai cligné des yeux.

*Réfléchis, Rosie. Réfléchis. Dis quelque chose. N'importe quoi.*

— Ashton Kutcher, telle a été la réponse avec laquelle mon cerveau a décidé de se lancer.

Lucas a haussé les sourcils.

— L'animateur de *Stars piégées*, l'émission de caméras cachées. Celui dont tu ne te souvenais pas.

J'ai levé les mains en l'air et baissé le ton.

— Tu viens de te faire piéger !

Il a penché la tête, et j'ai soudain eu envie de rembobiner pour effacer les dix dernières secondes de ma vie. Pour trouver autre chose à dire. Quelque chose d'intelligent. De séducteur. Était-ce tant demander ? Je n'exigeais pas de revenir sur les dix dernières minutes de ma vie. Ni sur les dix dernières heures.

À ce moment-là, il a laissé échapper un rire. Un rire profond et joyeux. Pour une raison étrange, j'ai su que c'était sincère et qu'il ne se moquait pas de moi.

— Oui, a-t-il dit. C'est l'émission dont je parlais. Et c'est bien lui, le type aux beaux cheveux.

Je l'ai dévisagé – son visage, ses lèvres, ses jolis yeux, ses cheveux, qui étaient bien plus beaux que ceux d'Ashton Kutcher ne l'avaient jamais été – et je me suis sentie sourire. Je ne pouvais pas m'en empêcher.

Mais le regard de Lucas s'est posé sur ma bouche, et mon sourire s'est dissipé instantanément.

— D'accord, ai-je dit en redressant les épaules et en détournant les yeux. On s'est bien amusés...

Il n'y avait rien eu d'amusant dans tout ça.

— ... mais je pense qu'il est temps pour moi de partir et de te laisser tranquille.

Sans perdre une seconde et sans tenir compte de son air perplexe, je suis allée m'agenouiller devant mes affaires, dont une valise ouverte et à moitié défectueuse, un sac bleu Ikea rempli à ras bord et le carton contenant toutes mes denrées périssables.

J'ai entendu quelques pas sur ma droite. Puis une paire de baskets blanches est apparue dans mon champ de vision.

— Tu t'en vas, a-t-il dit juste au moment où je posais la main sur une chaussure solitaire que je ne me souvenais pas d'avoir sortie. Avec tout ça...

Ce n'était pas une question, je le savais, mais j'ai répondu quand même.

— Bien sûr.

J'ai attrapé la pile de pulls que j'avais visiblement sortie aussi.

— Je passais juste chez Lina pour... pour...

Pour squatter son studio pendant qu'elle était en lune de miel parce que mon propre appartement était inhabitable pour le moment.

— Pour arroser ses plantes. Relever la boîte aux lettres. Tu sais, ce genre de choses.

Un moment de silence.

— On ne dirait pas que tu ne faisais que passer, Rosie.

— Oh.

J'ai agité une main tout en plaçant les pulls dans la valise ouverte de l'autre.

Seigneur ! Pourquoi avais-je déballé autant d'affaires ?

— Ça ? Ce n'est rien.

Juste moi essayant de ne pas déranger un gars pour qui j'avais peut-être eu un petit béguin à distance.

Il s'est assis par terre devant moi, comme si nous avions juste prévu de passer la soirée ensemble à ne rien faire.

Ma bouche s'est ouverte et refermée plusieurs fois jusqu'à ce que je trouve quelque chose à dire.

— Qu'est-ce que tu fais ?

*Très pertinent, Rosie.*

Lucas a gloussé, un son léger et insouciant qui ne correspondait pas du tout à ce que je ressentais.

— J'allais te demander ce que tu faisais vraiment ici, dans l'appartement de ma cousine. Je t'aurais bien posé la question plus tôt, mais nous étions... occupés.

Il a haussé les épaules.

— Je ne pense pas que tu me doives une explication. Tout ça...

Il a fait tourner son index en l'air.

— ... c'est clairement la faute de Lina. Tu n'avais aucune idée que je venais.

— Vraiment aucune.

— Elle sait que tu es là, alors ?

J'ai poussé un soupir.

— Non...

Je me suis interrompue, même si je pensais que Lucas avait droit à une explication.

— Mais ce n'est pas faute d'avoir essayé de la prévenir. Je l'ai appelée, ainsi qu'Aaron, pour savoir si je pouvais utiliser mon double des clés et passer la nuit ici.

Ou plutôt quelques nuits, au pluriel.

— Aucun d'eux n'a décroché. Leurs téléphones ne doivent pas capter.

— En parlant de clés, a-t-il dit en brandissant la sienne. Je n'ai pas menti, j'en ai bien une.

J'ai entrouvert les lèvres pour lui présenter mes excuses une nouvelle fois, mais il m'a fait taire d'un hochement de tête.

— Lina l'a laissée à la pizzeria en bas de la rue. *Chez Alessandro*, je crois ? Elle a donné des instructions pour que je la récupère là-bas.

C'était logique. Même si ça ne changeait rien au fait qu'elle ne m'avait jamais parlé de la visite de Lucas.

— C'est un homme bien, ce Sandro, a remarqué Lucas en agitant encore la tête. Je devais avoir une sale mine, parce qu'il m'a même offert à manger.

Le visage de Lucas s'est illuminé de façon incroyable, me rappelant un post Instagram où il regardait fixement un steak comme si le morceau de viande juteuse venait de lui décrocher la lune et les étoiles.

— Probablement la meilleure pizza que j'aie mangée depuis longtemps.

— Ça ressemble bien à Sandro, ai-je confirmé en pensant à l'homme brun d'une quarantaine d'années. Je ne suis pas étonnée que tu aies aimé. Lina et moi, on commande des pizzas chez lui au moins une fois par semaine depuis qu'elle a emménagé ici il y a quelques années.

C'était probablement la raison pour laquelle ma meilleure amie avait eu suffisamment confiance en lui pour lui confier un jeu de clés.

— C'est ce qu'on m'a dit, a répondu Lucas, une lueur dans les yeux, me poussant à me demander ce que Sandro lui avait raconté sur nous.

J'espérais qu'il n'avait pas précisé que nous commandions toujours de quoi nourrir une petite armée.

Nous nous sommes regardés pendant un long moment. Et même si ce n'était pas aussi gênant que quelques minutes plus tôt, ce n'était pas non plus un silence confortable. Pas quand mon engouement secret pour cet homme semblait

gonfler comme un ballon au fil des secondes, occupant tout l'espace entre nous. Et surtout pas quand tous les petits détails que j'avais recueillis à son sujet au cours de l'année passée et que j'avais stockés dans une armoire scellée de mon esprit me revenaient par flots.

Comme le fait que Lucas aimait l'ananas sur les pizzas, simplement parce que c'était quand même de la nourriture – une réflexion que je ne comprendrais jamais. Ou encore la façon dont il s'était fait cette petite cicatrice sur le menton – en trébuchant sur la laisse de Taco, son magnifique berger belge. Ou le fait qu'il préférait les levers de soleil aux couchers de soleil.

Seigneur ! La quantité d'informations qu'on pouvait tirer du profil de quelqu'un sur les réseaux sociaux, lorsqu'on y mettait suffisamment d'énergie, était terrifiante.

— Rosie, a-t-il dit, si gentiment qu'une boule de honte s'est formée dans ma gorge.

À quoi avais-je pensé en le traquant de la sorte ?

— Oui ?

— Qu'est-ce que tu fais vraiment ici ?

J'ai hésité à répondre sincèrement à cette question. Non pas parce que je ne voulais pas que Lucas sache la vérité, mais parce que cette rencontre avait été suffisamment dramatique et qu'y ajouter ma journée malheureuse semblait être la goutte de trop.

— Il y a eu un petit problème dans mon immeuble.

J'ai dégluti, me contentant d'une demi-vérité.

— Rien d'important, mais j'ai pensé qu'il valait mieux que je passe la nuit ici.

Il a haussé les sourcils.

— Quel genre de petit problème ?

— Un problème de plomberie.

J'ai haussé les épaules.

— Rien d'irréparable. Je pourrai rentrer chez moi en un rien de temps.

Il a laissé échapper un petit bruit sourd.

— C'est pour ça que tu as emballé toutes tes affaires ?

Il a baissé la tête, enveloppant les sacs et les objets éparpillés entre nous du regard.

— Et toutes tes... provisions aussi ? Juste pour une nuit ?

— J'aime bien grignoter.

Je regardais partout sauf dans sa direction.

— Je suis accro au grignotage. Je suis capable d'avalier tout ça en une nuit.

— D'accord, a-t-il dit.

Il n'avait pas l'air de me croire. Cela n'avait rien d'étonnant, puisque je mentais.

Je l'ai regardé, et j'ignore ce qu'il y avait dans son expression, mais je me suis entendue dire :

— Bon, très bien, ce n'était pas qu'un petit problème. Mon plafond s'est fissuré. Suffisamment pour me pousser à emballer mes affaires, à héler un taxi et à débarquer ici pour la nuit.

Ici, parce que mon père avait déménagé à Philadelphie et que mon frère Olly ne répondait pas à mes appels. Et aussi parce que je leur mentais depuis des mois, six exactement, et que passer la nuit chez l'un ou l'autre impliquait d'avouer mes mensonges et de révéler la vérité.

— Désolée, tu n'as pas à t'inquiéter pour ça. Tout va bien, vraiment.

J'ai regardé autour de moi, balayant le studio exigü de ma meilleure amie.

— C'est un studio et il n'y a qu'un lit, alors j'imagine... Je sais qu'on ne peut pas rester ici tous les deux.

Franchement, j'aurais volontiers dormi sur le canapé, mais Lucas ne méritait pas d'être mis dans cette situation après ce que je venais de lui infliger. Et j'étais déjà assez mal à l'aise comme ça.

— Je vais réserver un hôtel pour la nuit.

J'ai levé les yeux à temps pour voir ses lèvres tressaillir. Ce n'était pas un sourire. C'était une sorte de grimace.

— Mais ça va, tu es sûre ? a-t-il demandé.

J'ai froncé les sourcils, un peu décontenancée par la question.

— Comment ça ?

— La fissure au plafond, a-t-il précisé. Ça semble grave. Tu es certaine que ça ira ?

— Oh.

J'ai dégluti.

— Oui, oui.

Mais Lucas n'avait pas l'air de me croire. Encore une fois.

— Sérieux ! Je suis new-yorkaise. Je suis une dure à cuire.

J'ai laissé échapper un rire que j'espérais sincère et j'ai continué à rassembler d'autres objets éparpillés.

— Laisse-moi juste récupérer tout ça et j'appellerai un Uber.

J'ai inspecté mon bazar, puis j'ai entrepris de tout remettre dans les sacs aussi vite que possible. C'est sans doute pour cette raison que je

n'ai pas remarqué que Lucas se levait et s'éloignait à grandes enjambées. Il s'est arrêté lorsqu'il a atteint son sac à dos, l'a ramassé et l'a jeté sur une de ses épaules.

— Qu'est-ce que...

J'ai commencé à me redresser.

— Où vas-tu ?

Lucas a ajusté le poids de son sac sur son dos. Son sourire en coin était réapparu et... il était toujours aussi troublant.

— Ailleurs. Je ne reste pas ici.

— Quoi ?

Je l'ai regardé fixement.

— Pourquoi ?

Il a fait un pas en direction de la porte.

— Parce qu'il est plus de minuit et que tu sembles sur le point de t'évanouir.

J'ai cligné des yeux. Puis j'ai remarqué que ma main s'était portée à mes cheveux. Est-ce que j'avais l'air de...

J'ai laissé retomber mon bras. Mon apparence n'avait aucune importance. D'abord parce qu'il n'y avait rien que je puisse faire à ce sujet dans l'immédiat. Et ensuite parce que... je n'avais vraiment aucun pouvoir en la matière.

— Tu as un endroit où passer la nuit ? ai-je finalement demandé. Ailleurs que chez Lina ?

— Bien sûr.

Il a haussé les épaules, sans se départir de son sourire.

— C'est New York ! Les options sont infinies.

— Non.

J'ai secoué la tête et ai fait un pas de côté, lui bloquant l'accès à la porte.

— Je ne peux pas te laisser partir. C'est moi qui m'en vais. C'est l'appartement de ta cousine. Tu as même une clé. Tu ne peux pas passer la nuit à l'hôtel.

Son sourire s'est fait plus chaleureux.

— C'est gentil, Rosie. Mais ce n'est pas nécessaire.

Il m'a contournée, me faisant pivoter sur mes talons pour le suivre.

— Et puis, c'est plus facile pour moi. Je n'ai qu'un sac à dos alors que toi, tu as...

Son regard s'est posé sur ma grosse pile de vêtements en désordre.

— Beaucoup plus de trucs.

— Mais...

Il a croisé mon regard de nouveau. La façon dont il fronçait les sourcils détonnait tellement avec son sourire aimable que j'ai perdu le fil de mes pensées.

— Écoute, a-t-il déclaré très calmement. Je suis du genre direct, alors je vais le dire, d'accord ?

J'ai dégluti.

— J'ai l'impression que ma présence ici te met très mal à l'aise.

Une pause.

— En fait, je suis sûr que c'est le cas. Et il n'y a rien d'étonnant à ça, nous venons juste de nous rencontrer.

Quoi ? Oh mon Dieu, et c'était pour cela qu'il partait ? Il...

— Je ne suis pas mal à l'aise, ai-je répliqué sur un ton qui trahissait le plus grand malaise qui soit. Enfin, pas pour cette raison.

Il a penché la tête et ma bouche s'est ouverte une nouvelle fois pour ajouter quelque chose, n'importe quoi, mais rien n'est sorti, à part un balbutiement.

— C'est... Ce n'est pas...

— Je vais te proposer un marché, a-t-il dit, me coupant la parole, et pour une raison obscure, j'ai eu l'impression qu'il l'avait fait pour me sauver de moi-même. Tu restes ici pour la nuit, tu te reposes, et demain, je reviens. On recommencera à zéro. On oubliera ce qui s'est passé ce soir. Ensuite, on discutera du logement.

Une nouvelle pause prudente.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

*Recommencer à zéro. Oublier ce qui s'est passé ce soir.*

J'aurais donné n'importe quoi pour que ce soit possible.

— Il n'y a rien à discuter, Lucas. Lina t'a promis l'appartement. C'est toi qui devrais le garder.

— D'accord, a-t-il dit simplement. Mais pas ce soir.

Ce n'était pas juste. Ce n'était vraiment pas bien. Tout avait mal tourné et je...

Je n'ai pris conscience que je soupirais que lorsque j'ai entendu le bruit de mon souffle qui jaillissait de ma bouche.

Le rire de Lucas était profond, masculin.

— Je reviendrai demain, c'est promis.

J'ai rouvert la bouche, prête à argumenter davantage, à le plaquer au sol et à l'obliger à rester s'il le fallait. Mais il a dit :

— Tout ira bien, Rosie.

Son expression était soudain sérieuse. Grave.

— Tout ira bien.

Ma détermination à repousser sa proposition s'est envolée, cédant la place à l'épuisement. Le poids des années passées à essayer de sauver la face et de tout contenir, seule, s'abattait sur moi telle une vague déferlant sur mon corps. Pour une fois, c'était à moi qu'on disait ces trois mots, « tout ira bien ». Je n'étais pas celle qui utilisait cette formule pour reconforter quelqu'un d'autre et je ressentais un violent besoin de lâcher prise.

— D'accord. Merci, ai-je murmuré, et je le pensais plus que Lucas ne le saurait jamais.

Il a hoché légèrement la tête, puis s'est éloigné d'un pas.

— On se voit demain, alors. Cette fois, je frapperai, c'est promis.

J'ai essayé de trouver quelque chose d'intelligent et d'amusant à répondre, mais à quoi bon ? J'avais déjà tout gâché. Les premières impressions étaient comme des mots écrits à l'encre indélébile. Une fois gravés sur le papier, il n'y avait pas grand-chose à faire pour les changer. Je me suis donc contentée de le fixer tandis qu'il actionnait la poignée et ouvrait la porte.

— Et, Rosie ? a-t-il lancé avant de franchir le seuil. Je suis content d'avoir enfin rencontré la meilleure amie de Lina.

*Enfin.*

Il avait dit « enfin ».

Tout comme je l'avais fait quelques minutes plus tôt, mais probablement pour une raison complètement différente.

— C'est réciproque, Lucas. Cette soirée a été... super.

Un véritable désastre.

Un petit sourire a retroussé ses lèvres.

— Rends-moi service et ferme à clé après mon départ, d'accord ?

Sur ces mots, il m'a tourné le dos et a commencé à marcher en ajoutant :

— On ne sait jamais qui peut essayer d'entrer par effraction.

Et c'est ainsi que j'ai vu Lucas Martín disparaître dans l'escalier aussi vite qu'il avait atterri sur le pas de ma porte – ou plutôt de celle de Lina.

Comme si tout cela n'avait été qu'un rêve, le fruit de mon imagination.

Un rêve idiot et étrange à propos d'un homme que j'avais espionné à travers l'écran de mon téléphone pendant des mois grâce à la magie des réseaux sociaux.

Un homme pour lequel j'avais nourri le plus grand et le plus stupide des béguins, alors même que je ne l'avais jamais rencontré en personne et que je pensais ne jamais en avoir l'occasion.

### 3

## Rosie

Lorsque je me suis réveillée le lendemain matin, à 6 heures précises, comme je le faisais tous les jours de la semaine depuis cinq ans, même si c'était désormais inutile, un homme aux yeux bruns et au sourire charmeur occupait tout mon esprit.

Pendant une fraction de seconde, j'ai été certaine d'avoir tout imaginé. Lucas Martín à la porte. Le désastre qui s'était ensuivi. Hélas, au fur et à mesure que les secondes passaient et que mes pensées s'éclaircissaient, j'ai compris que rien de tout cela n'était le fruit de mon inconscient. Cette scène avait réellement eu lieu. Lucas s'était trouvé là. Je l'avais vraiment pris pour un cambrioleur. Et j'avais réussi à lui faire la pire première impression de l'histoire des premières impressions.

*Recommencer à zéro. Oublier ce qui s'est passé.*

Si seulement je pouvais avoir cette chance !

Me couvrant le visage d'un bras, j'ai poussé un gémissement bruyant. Pour ne rien arranger, mon

cerveau, désormais parfaitement alerte, me rappelait que je l'avais laissé repartir, s'aventurer dans une ville où il venait de débarquer, sans essayer le moins du monde de le retenir. J'avais gardé l'appartement et je l'avais laissé se débrouiller tout seul.

Mon Dieu, j'étais la pire des garces !

J'ai roulé sur le côté, refusant de me lever et de quitter la sécurité réconfortante du lit de ma meilleure amie. Mon regard s'est posé sur une photo encadrée de Lina et de sa grand-mère sur une étagère, me rappelant à quel point elle avait toujours été proche de sa famille.

Pourquoi donc Lina ne m'avait-elle rien dit de la visite de Lucas ? Elle n'était pas avare de confidences, en particulier avec moi. C'était le genre d'information qu'elle m'aurait glissée, au moins en passant.

Pour sa défense, depuis qu'Aaron l'avait demandée en mariage en septembre de l'année passée, elle avait été submergée par les préparatifs de la cérémonie.

Organiser un mariage en Espagne tout en vivant à l'autre bout du monde n'avait pas été chose facile. Et après s'être mariée deux mois plus tôt, en été et au bord de la mer, elle avait été noyée par tout ce qui avait suivi, même si Aaron et elle n'étaient partis en lune de miel que récemment, en octobre.

Alors, j'imaginai... Je supposais que cela lui était sorti de la tête.

En fermant les yeux, j'ai décidé que, de toute façon, cela n'avait pas d'importance. Lucas était à New York, Aaron et Lina étaient loin, au Pérou, profitant de leur lune de miel méritée. Je n'avais

pas à être vexée. Surtout quand je n'étais pas sincère avec tous ceux qui m'entouraient. Lina n'avait aucune idée de mon béguin secret pour son cousin. Et ce n'était rien en comparaison des mensonges que j'entretenais depuis des mois face à mon père et à Olly concernant ma situation professionnelle.

Un élan de courage a gonflé ma poitrine.

Tout cela prendrait fin aujourd'hui. Plus de mensonges.

Je préviendrais Lina de ce qui s'était passé hier et j'irais à Philadelphie voir papa. Olly pourrait peut-être nous y rejoindre. S'il cessait d'esquiver nos appels, bien entendu.

J'ai changé de position de façon à ce que mon dos repose contre la tête de lit et j'ai pris mon téléphone. J'ai appuyé sur le nom de Lina dans les messages et j'ai commencé à taper.

Hé, j'espère que tout se passe bien au Pérou, les deux tourtereaux ! ♥  
Tu sais quoi ? Hier soir...

Mes pouces ont survolé l'écran, hésitants.

Hier soir... j'ai failli faire arrêter ton cousin Lucas. Tu y crois ?!

Non. C'était un non catégorique.  
J'ai effacé le message et j'ai recommencé.

Hier soir... mon plafond s'est écroulé, alors j'ai utilisé mon double pour rentrer chez toi (je n'ai pas réussi à te joindre, mais je savais que ça ne te dérangerait pas !). Bref, tout allait

bien jusqu'à ce que Lucas débarque et que je le prenne pour un cambrioleur. Tu te souviens de Lucas ? Ton cousin. Celui dont tu m'as montré le profil Instagram ? J'ai l'impression que ça fait une éternité. Eh bien... j'ai regardé son profil. Plusieurs fois. Voire plus. Peut-être même tous les jours. C'est difficile à expliquer, mais un peu dans le genre de la série You. Sans les meurtres.

Non... C'était beaucoup trop long pour un SMS. Et le mot « meurtres » était probablement un *red flag*.

Avec un long et bruyant soupir, j'ai effacé le texto et j'ai laissé tomber le téléphone sur mes genoux.

La vérité, c'était que j'avais en quelque sorte traqué Lucas en ligne. De manière totalement inoffensive.

Depuis que Lina m'avait montré un de ses posts sur les réseaux sociaux, j'avais été intriguée. Mais je n'avais pas regardé son profil régulièrement avant qu'Aaron demande la main de mon amie un an plus tôt et que je commence à espérer rencontrer Lucas à l'occasion de leur mariage. Tout à coup, ce qui n'était que de la curiosité s'était transformé en quelque chose d'autre.

Chaque photo qu'il publiait, qu'il soit dessus ou non, me donnait des papillons dans le ventre. Chaque commentaire qui l'accompagnait, court, mais toujours drôle et sincère, me rapprochait un peu plus de lui. Chaque vidéo qu'il diffusait m'offrait un aperçu de sa vie et de celle de Taco. De l'homme séduisant et attirant qu'il était.

Bien sûr, le fait que, en tant que surfeur professionnel, il soit torse nu sur la plupart des clichés n'avait rien arrangé.

Certaines personnes se reposent sur des célébrités comme Chris Evans, Chris Hemsworth ou n'importe quel autre Chris pour obtenir une bonne dose de sérotonine avant d'aller au lit. Un peu de rêverie et beaucoup de fantasmes. Je suppose que pour moi, c'était Lucas Martín.

Ce n'était rien d'autre qu'un crush stupide et innocent sur un homme que je ne connaissais pas vraiment. D'ailleurs, cette obsession s'était arrêtée au moment où il avait mystérieusement disparu de la toile et cessé de donner des nouvelles sur les réseaux sociaux, il y avait de cela plusieurs mois – quelques semaines avant le mariage de Lina et d'Aaron. Il ne s'était pas présenté à la cérémonie, et j'avais enterré ces idioties en me sermonnant au passage.

Mon téléphone s'est mis à sonner sur mes genoux, et toutes ces pensées se sont envolées quand j'ai vu le visage de mon petit frère s'afficher sur l'écran.

— Olly ? Où étais-tu, bon sang ? Pourquoi n'as-tu répondu à aucun de mes appels ? Tout va bien ? Tu vas bien ?

Un long soupir a retenti à l'autre bout de la ligne.

— Tout va bien, Rosie.

La voix de mon frère était grave, ce baryton me rappelant qu'il n'était plus un enfant. Il était désormais un adulte de dix-neuf ans qui, depuis des semaines, renvoyait tous mes appels sur son répondeur.

— Je suis désolé. J'ai été... occupé. Mais je te rappelle maintenant.

— Occupé à quoi ? ai-je demandé avant de pouvoir me retenir.

Lorsque papa nous avait appris, un an plus tôt, qu'il quittait le Queens, où il avait passé la majeure partie de sa vie et où Olly et moi avions été élevés, pour déménager à Philadelphie, Olly avait annoncé qu'il ne le suivrait pas. Il en avait profité pour nous informer que, contrairement à moi, il ne suivrait pas la voie de l'université. Et nous l'avions soutenu, encouragé même, à chercher ce qui le rendrait heureux. Je l'avais même aidé à payer son loyer et ses dépenses quotidiennes jusqu'à récemment. Mais il avait du mal à trouver sa vocation. Et il avait des difficultés à garder un emploi plus de quelques semaines.

Il est resté silencieux si longtemps que j'ai craint qu'il n'ait raccroché.

— Olly ?

Un autre soupir.

— Écoute, ai-je continué, toutes les émotions qui bouillonnaient en moi contenues dans ce seul mot, ce n'est pas une attaque. Je t'aime, d'accord ? Tu le sais. Plus que tout. Mais tu m'as ignoré pendant des semaines, m'envoyant seulement de brefs textos pour éviter que je ne perde la tête et ne signale ta disparition aux flics.

Et je l'aurais fait sans hésiter s'il l'avait fallu.

— Alors, ne t'attends pas à ce que je me contente de t'entendre dire que tu as été occupé, s'il te plaît. Ne...

— J'ai été occupé par mon travail, Rosie.

L'espoir a empli ma poitrine pendant une seconde, mais il a été rapidement étouffé par une centaine de nouvelles questions.

— C'est super, ai-je dit en repoussant mon inquiétude. De quel genre de travail s'agit-il ?

— C'est... dans un club. Une boîte de nuit.

— Une boîte de nuit ? ai-je répété en me forçant à rester objective. En tant que serveur ? Tu as déjà essayé et...

*Tu as démissionné au bout de trois semaines.*

— ... ça n'a pas marché. Dans un café, tu te souviens ?

— Je ne sers pas de boissons, a-t-il répondu. Je fais autre chose. C'est... difficile à expliquer. Mais je gagne bien ma vie avec ce job, Rosie.

— Je me fiche de savoir combien tu gagnes, Olly. Ce qui m'importe, c'est que tu sois heureux. Je...

— Je le suis, d'accord ? Je ne suis plus un enfant et tu n'as pas à t'inquiéter pour moi.

J'étais à deux doigts d'ironiser, mais je me suis retenue. Olly était un adulte, et je comprenais qu'il ait besoin de fixer des limites. Mais je restais sa grande sœur, et à mes yeux, il serait toujours le petit garçon à qui je donnais des Froot Loops pour le dîner lorsque le réfrigérateur était vide et que papa travaillait de nuit.

— D'accord, d'accord. Je laisse tomber.

Puis j'ai ajouté :

— Pour aujourd'hui.

Il a marmonné un « merci ».

— Écoute...

J'ai orienté la conversation sur un terrain plus sûr.

— Je me disais que j'allais prendre quelques friands à la saucisse et filer à Philadelphie faire une visite surprise à papa. Que dirais-tu de te joindre à moi ? Tu serais de retour dans la soirée. Je pourrais te rejoindre à la gare et on irait ensemble ?

Un moment de silence, puis il a demandé :

— Tu n'es pas censée aller au bureau aujourd'hui ? On est lundi.

J'ai grimacé, me maudissant silencieusement pour mon étourderie. *Oh, merde.*

— Je... Oui, tu as raison.

Et techniquement, il avait tout à fait raison. Ce qu'Olly – ainsi que mon père – ignorait, c'était que depuis six mois, je n'appelais plus le siège d'InTech à Manhattan « le bureau ».

— J'ai pris un jour de congé. Mon patron est... plus souple maintenant que je suis cheffe d'équipe, tu sais.

— Ah oui. Ma grande sœur est une patronne désormais. C'est vrai.

Il a gloussé, et j'ai regretté de ne pas entendre ce son plus souvent. J'aurais aimé ne pas avoir à lui mentir et qu'il n'ait pas de secrets pour moi lui non plus.

— Alors, cette promotion que tu as eue l'année dernière te réussit, hein ? Tu as l'intention de grimper encore plus haut, grande sœur ?

— Oh non, je n'en ai pas du tout l'intention, crois-moi.

Pas quand, en réalité, j'avais plutôt dégringolé le long de l'échelle.

J'ai étiré mes jambes, posé mes deux pieds sur le sol et je me suis levée du lit.

— Alors, tu viens avec moi ? Chez papa ?

— Je...

Il s'est interrompu, ce qui me laissait déjà deviner que j'allais être déçue.

— S'il te plaît, Olly. J'ai quelque chose à vous dire. À vous deux. Et tu manques à papa. Je te couvre depuis des semaines et je suis à court d'excuses. S'il te plaît, viens.

Il a soupiré.

— D'accord, je vais voir ce que je peux faire.

Ah, c'était bon signe – du moins je l'espérais.

— Je t'envoie les horaires de train par texto, d'accord ? On peut se retrouver à la gare.

— OK, a-t-il répondu, et l'espoir qui s'était insinué en moi a enflé dans ma poitrine. Je t'aime, Haricot.

« *Haricot* ». Cela faisait une éternité qu'il ne m'avait pas appelée ainsi.

— Je t'aime aussi, Olly.

Sur ces mots, je me suis préparée mentalement à aller confesser la vérité à l'homme qui avait cumulé plusieurs emplois pour nous donner, à mon frère et à moi, une vie digne de ce nom lorsqu'il s'était retrouvé seul avec nous. L'homme qui nous avait élevés, seul, après que notre mère était partie et nous avait abandonnés. L'homme qui m'avait permis d'aller à l'université à la sueur de son front, animé par une détermination d'acier. L'homme à qui je devais la sécurité financière que mon diplôme d'ingénieur m'avait offerte jusqu'à ce jour, six mois plus tôt, où j'avais pris une décision hasardeuse pour changer de vie. Et de carrière.

*Seigneur !*

Comment annoncer à cet homme que j'avais fait le choix de quitter la stabilité d'un poste bien rémunéré pour lequel lui et moi avions travaillé si dur, dans le seul but de poursuivre un rêve qui se limitait à de l'encre sur du papier ?

Comment dire à un homme qui avait tant sacrifié que j'avais troqué une carrière prometteuse et des perspectives incroyables contre un avenir incertain ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Et c'était justement pour cela que j'avais laissé ce secret peser sur mes épaules pendant des mois.

Mais cela prendrait fin aujourd'hui.

Je me suis répété ce mantra en me préparant.

J'ai enfilé la première chose que j'ai réussi à sortir de ma valise : un jean bleu clair et un pull bordeaux *oversize*, et comme presque chaque matin, j'ai essayé en vain de dompter mes boucles désordonnées avant de renoncer et de me contenter de les attacher en chignon au-dessus de mon crâne.

Une fois sortie, j'ai élaboré un plan d'action. D'abord, j'irais chercher les petits friands préférés de papa chez *O'Brien's*, une boulangerie située à Brooklyn, à quelques pas de chez Lina. J'attendrais qu'il morde dans la savoureuse friture et, boum!, je lâcherais ma bombe.

C'était un bon plan.

J'ai du moins essayé de m'en convaincre tandis que je pénétrais dans la boulangerie, que je passais commande et que je ressortais avec le pot-de-vin pour mon père.

C'est probablement la raison pour laquelle, en ressortant dans la rue, j'ai failli trébucher lorsque

mon regard s'est posé sur la vitrine du restaurant d'en face. J'ai regardé de nouveau, clignant des yeux pour ajuster ma vision, fixant la devanture pendant une bonne minute.

Comment réagir autrement quand Lucas était assis là, derrière la fenêtre du restaurant, les cheveux en désordre, ses bras musclés croisés sur sa poitrine ? Sa bouche, que j'avais vue le plus souvent sourire, était ouverte, et sa tête était rejetée en arrière, appuyée contre le dossier de son siège. Il portait les mêmes vêtements que la veille.

Je me trompais forcément. Ça ne pouvait pas être Lucas. Il ne pouvait pas dormir dans ce restaurant, devant une tasse et une assiette vide. Il était censé être à l'hôtel. À moins que...

Cette pensée est restée inachevée alors que mes pieds me poussaient à traverser la rue et à entrer dans le restaurant. Avait-il passé la nuit ici ? Et si oui, pourquoi ? Pourquoi n'était-il pas allé à l'hôtel ?

J'ai franchi le seuil et me suis approchée de lui, le sachet de friands encore chauds suspendu au bout de mes doigts.

Je l'ai étudié de près. Il avait des poches sous les yeux, et ses vêtements étaient complètement froissés. Un filet de ce qui ressemblait à de la bave coulait au coin de sa bouche.

— Lucas, ai-je chuchoté.

Il n'a pas bougé. Il ne m'a même pas entendue. Je me suis éclairci la voix et me suis penchée un peu plus vers lui.

— Lucas, ai-je répété.

La culpabilité se mêlait à l'inquiétude au creux de mon ventre, me donnant envie de le secouer pour

le réveiller et exiger des réponses, et aussi pour lui présenter mes excuses au moins une centaine de fois. On ne dormait pas dans un restaurant si on avait le choix. Je n'aurais jamais dû le laisser repartir aussi facilement la nuit dernière.

J'ai tendu la main, hésitante, et je l'ai posée sur son épaule.

— Hé...

Je l'ai secoué légèrement, en essayant de ne pas penser à la chaleur et à la fermeté de sa peau à travers son sweat.

— Lucas, réveille-toi.

Toujours rien. Bon sang, il dormait comme un mort ! Je n'avais pas d'autre choix que...

— DEBOUT !

Sa bouche s'est refermée aussitôt et il a soulevé une paupière. Un œil brun s'est posé sur moi, puis son expression s'est détendue et une version ensommeillée de son sourire a pris forme.

— Rosie, a-t-il dit d'une voix rauque. C'est vraiment toi ou je me suis réveillé au paradis ?

## Lucas

J'étais un idiot. Un grand idiot endormi.  
*C'est vraiment toi ou je me suis réveillé au paradis ?*  
Vraiment, Lucas ? ¡*PorDios!*

Je n'avais pas besoin d'avoir retrouvé mes esprits pour savoir que je regretterais ces paroles, mais la réplique ringarde, banale et ridicule avait quitté mes lèvres avant même que je comprenne ce qui se passait. J'ai ouvert les yeux – ou plutôt un œil – et elle était là. Rosie. La meilleure amie de Lina. La fille qui avait charmé toute la famille Martín. Un visage en forme de cœur, des traits doux, des lèvres pulpeuses et des yeux verts envoûtants. Mon cerveau en manque de sommeil essayait de déterminer si elle était réelle, comme s'il craignait d'avoir affaire à un mirage. Et voilà le genre de connerie qui sortait de ma bouche quand je n'étais pas concentré.

— Quoi ? a marmonné Rosie comme je ne donnais aucune suite à ma grandiose phrase d'ouverture. Elle a froncé les sourcils.

— Tu vas bien ?

La question de l'année !

Forçant mon autre œil à s'ouvrir, j'ai secoué la tête et j'ai espéré avoir l'air détendu en répondant :

— Le soleil brillait derrière toi.

J'ai désigné la vitrine de la main.

— Il encadrait ton visage comme une auréole.

Rosie a cligné des yeux deux fois avant de répondre :

— Oh. Merci ?

Étouffant un rire devant sa réaction, j'ai étiré mes bras au-dessus de ma tête. Tous les muscles de mon dos étaient douloureux et raides après que j'avais passé des heures en position assise. Je n'aurais pas dû rester ici aussi longtemps. Il fallait sans doute que je me lève, que je me dégourdisse les jambes et les articulations, mais...

Maintenant, Rosie était là. Elle me regardait avec une drôle de tête. Ses sourcils étaient froncés. Elle semblait inquiète et un peu énervée.

— Tu es fâchée parce que..., ai-je commencé.

Mais, en même temps, elle a dit :

— Je peux te demander...

J'ai croisé son regard, souriant pour moi-même.

— Tu peux me demander n'importe quoi.

— Je sais que ça ne me regarde pas, a-t-elle repris, mais... que fais-tu ici, Lucas ? Tu as l'air de... Tu as...

Elle s'est raclé la gorge, comme si elle essayait d'adoucir son ton.

— Tu as passé la nuit ici ?

Je ne voulais pas lui mentir. Je n'avais jamais été très doué pour cela. J'ai donc rétorqué par une autre question :

— J'ai l'air de quoi ?

— Tu es très bien, mais...

Elle a laissé échapper un bruit étrange avant de poursuivre :

— Tu as l'air de... d'un type qui a dormi dans un restaurant.

— Attirant sans en faire trop ?

— Tu étais en train de baver.

— Aïe.

— Je suis sérieuse, a insisté Rosie.

— Oh, je te crois. Et je parie que le spectacle valait le détour.

— Tu... En quelque sorte, je suppose, a-t-elle admis en haussant les épaules. Si on aime les hommes endormis qui bavent.

Une pause.

— Ce qui n'est pas mon cas.

J'ai penché la tête sur le côté, faisant semblant de réfléchir à quelque chose.

— Alors, quel est ton type d'hommes, Rosalyn Graham ?

Elle a écarquillé un peu les yeux.

— Mon type d'hommes..., a-t-elle commencé avant de s'interrompre. Tu détournes la conversation.

Elle a marqué une pause et fait la moue.

— Tu as dit que tu passerais la nuit à l'hôtel. Tu aurais dû rester chez Lina si tu n'avais pas d'autre endroit où aller. Tu aurais dû me le dire au lieu de me laisser te mettre à la porte.

J'ai froncé les sourcils.

— Tu ne m'as pas mis dehors, ai-je affirmé sérieusement.

Honnêtement.

— Je suis parti de mon propre chef.

Parce que j'avais senti à quel point elle était mal à l'aise en ma présence. À quel point mon arrivée l'avait décontenancée. Et je n'étais pas le genre de mec à envahir l'intimité d'une femme sans même avoir eu une conversation avec elle auparavant.

— Elles sont plus confortables qu'elles n'en ont l'air. Vas-y, essaie.

J'ai tendu la main vers la banquette marron qui se trouvait en face de moi.

— Assieds-toi et vois par toi-même. Je vais nous commander quelque chose à boire.

Je me suis retourné et j'ai appelé le serveur en souriant. Il m'a fait un signe de tête, m'indiquant qu'il serait là dans une minute.

Quand je me suis retourné face à Rosie, elle ne s'était pas assise. Elle n'avait même pas bougé.

Elle était trop occupée à me dévisager d'un air renfrogné.

Mais cette... moue boudeuse m'a fait tressaillir. Elle était furieuse contre moi, un homme adulte qui n'était pour elle qu'un étranger, parce que j'avais dormi dans un restaurant. C'était adorable.

— Tu as dit que tout irait bien, m'a-t-elle rappelé d'une voix bizarre.

— Et tout va bien.

J'ai désigné mon corps des deux mains tout en m'efforçant de garder un ton léger et de masquer l'épuisement dans ma voix.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien.

J'ai croisé son regard et je lui ai fait un clin d'œil. Ses joues sont devenues roses et son air renfrogné s'est accentué.

— Les poches sous tes yeux me disent le contraire. Je me suis tapoté la poitrine.